

I

“Cinq heures... Il va bientôt rentrer...” se dit Elisa. Et voilà qu'à cette idée elle ne peut plus rien faire.

Elle a frotté, lavé, fourbi durant toute la journée, elle a préparé une soupe épaisse pour le dîner – ce n'est pas la coutume du pays de manger lourdement le soir, mais c'est nécessaire pour lui qui, à l'usine, ne déjeune que de tartines aux oeufs. Et maintenant, ne fût-ce que pour mettre le couvert, ses bras s'engourdissent et retombent inertes le long de son corps. Un vertige de tendresse la fige, immobile et haletante, accrochée des deux mains à la barre de nickel du fourneau.

C'est chaque jour la même chose. Gilles sera là dans quelques minutes : Elisa n'est plus qu'un corps sans force, anéanti de douceur, fondu de langueur. Elisa n'est plus qu'attente.

Elle croit qu'elle va pouvoir s'élaner vers lui et le serrer dans ses bras. Mais à la vue

de ce grand corps musclé qui apparaîtrait tout à coup en costume de velours dans l'encadrement de la porte, elle a moins de force encore.

Chaque fois, il la trouve immobile, un peu hagarde, et c'est lui qui s'approche d'elle et la baise doucement au front.

— Tu n'as pas vu les enfants ? Elles sont allées à ta rencontre...

Il enlève sa veste de travail, passe une main calleuse dans ses cheveux, s'assied. Sa chemise s'entrouvre sur son torse nu, il se frotte un peu la poitrine, là où il y a une petite touffe de poils.

Il répond :

— Non... c'est qu'elles sont allées jouer dans le pré avec les autres. Il y a bien un carré d'herbe ici, mais les enfants aiment toujours mieux le jardin des autres...

— Je ne suis pas inquiète... Mais c'est pour le bain du samedi... J'ai préparé la grande bassine... L'eau chauffe au soleil.

Elle se rapproche de lui, respire sur ses vêtements une forte odeur de sueur, de fer, d'huile, de travail — l'odeur de Gilles... Elle frotte sa joue tendre contre sa peau à lui, non rasée — la joue rugueuse de Gilles... les cheveux de Gilles... la bouche de Gilles... les yeux de Gilles...

— Gilles... dit-elle, prénom court et mouillé comme un chuchotement, quand elle le prononce, la salive lui emplit la bouche, humecte ses lèvres infléchies,

débordent parfois aux commissures en deux bulles minuscules.

Elle va de nouveau vers le fourneau, soulève le couvercle de la marmite, juste pour laisser passer l'odeur : Gilles la renifle avec une convoitise d'homme en fringale, et pousse un long soupir énamouré en songeant à la régalaude proche. Elisa rit.

— C'est bien trop tôt ! dit-elle. Mais... tiens !

Et elle pousse vers lui une tarte au riz saupoudrée de sucre.

Puis elle s'assied et le regarde manger chaque quartier en trois bouchées.

Gilles s'est essuyé la bouche d'un grand glissement de main. Debout devant le fourneau, il se verse une tasse de café.

Son pantalon épais de travailleur se maintient sans ceinture sur ses hanches puissantes. Il a le long corps sec et fort des ouvriers du pays.

Mais ses yeux sont bien plus beaux que ceux de tous les autres.

Au jardin, Elisa a penché son beau corps lourd vers la bassine ; l'eau est tiède à souler, pour en juger elle y a trempé ses bras nus, et elle demeure un peu ainsi, toute à la douceur de l'eau. Elle voit le reflet de son visage, brouillé dans un miroitement de soleil. En penchant un peu la tête elle atteint une zone d'ombre et son image apparaît plus nette : son visage est long et plein, ses traits sont réguliers, ses cheveux

sombres et luisants. Femme du Nord, d'où lui vient cet air étrange d'Espagnole...

Elle se redresse, entoure sa bouche de ses mains mouillées, hèle les enfants.

Elle sourit à Gilles qui, de la fenêtre, regarde le jardin.

Il aime cette étroite et longue bande de terre qu'il a bêchée et ensemencée les dimanches de printemps. C'est lui qui a construit le pigeonnier en briques roses, c'est lui qui a planté la haie de groseilliers et placé la bordure de rochers le long du ruisseau qui traverse le jardin dans sa largeur.

Lorsqu'ils sont venus visiter la maison, lui hésitait à la louer. Mais Elisa aperçut ce bout de ruisseau. Gilles la regarda courir vers l'eau : elle avait encore son corps de jeune fille et deux petits seins durs sautillèrent dans son corsage. Lui, de voir ça il avait senti comme une grande plaque de bonheur et il s'était décidé tout de suite.

La maison aussi lui plaît, deux pièces au rez-de-chaussée, deux chambres à l'étage, et sous le toit un large grenier éclairé par des fenêtres basses.

Gilles se retourne vers la cuisine : il a entendu rentrer les enfants, deux petites jumelles blondes, sages et timides. Il assied les gamines, chacune sur un de ses genoux. Il souffle dans leurs yeux pour les faire rire.

De voir battre ainsi devant lui ces deux paires de longs cils le trouble toujours un peu et il dit tout doucement : "Je suis bien heureux d'avoir deux petites filles."

Elisa est venue chercher les enfants pour les baigner. Gilles hume encore une fois à plein nez l'odeur de soupe. Bientôt le repas sera servi... Demain, c'est dimanche : pas de travail... Son corps s'apprête lentement pour un long repos. A son réveil, Gilles fera l'amour. C'est toujours ainsi le dimanche matin : on a du temps devant soi et on n'est pas abruti par une journée de travail. Les autres jours il y a peu de place pour le plaisir, et s'il lui arrive d'en prendre c'est encore le matin, durant les semaines où il travaille de nuit à l'usine : lorsqu'il rentre chez lui dans la brume matinale, Gilles voit poindre partout la grande vigueur du jour, et avant de s'enfoncer dans la nuit artificielle qui pour lui succède à l'autre, il a envie de prendre lui aussi sa part de vie. Alors il se hâte afin de trouver Elisa encore couchée.

Elle l'attend, les yeux fatigués d'insomnie : elle dort mal lorsqu'il n'est pas là. Elle se laisse prendre, docile et douce, fascinée par cette joie qui éclaire le visage penché sur elle, et lorsque Gilles préoccupé par un primitif orgueil de mâle lui demande gauchement si elle a eu sa part de plaisir, elle répond dans toute sa bonne foi, ne concevant pas que l'on puisse imaginer

pour elle d'autre joie que celle d'avoir pu en offrir une à Gilles. Elle se lève et, pour qu'il puisse dormir au plus tôt, elle lui prépare tartines et café. En le servant elle glisse vers lui des regards tendres et honneux : elle si pudique a un peu honte de ces grandes caresses faites ainsi en pleine lumière, au soleil vif et pur du matin, honte qu'elle s'émeut d'éprouver si tendre.

Gilles de nouveau est venu s'accouder à la fenêtre. Il ne pense à rien et à un tas de toutes petites choses. C'est demain dimanche... l'odeur de soupe monte tous les jours... les fleurs du jardin sont belles... Comme la vie est douce, Gilles...

Paisiblement il regarde Elisa savonner deux petits corps nus dans le soleil déclinant.

## II

Elisa avait assis les enfants sur la table et les déshabillait pour la nuit.

— Quelqu'un vient d'ouvrir la grille du jardin, dit-elle.

Et elle regarda par la fenêtre.

— Ah ! c'est Victorine...

— Tu arrives juste à temps pour embrasser les gosses, dit-elle à la jeune fille qui entrerait. J'allais les mettre au lit. Tu resteras bien quelques minutes ? Je vais redescendre...

Elle prit une des fillettes dans ses bras, poussa l'autre devant elle et monta lentement, en soufflant un peu, l'escalier tournant qui débouchait dans la cuisine.

Gilles tranquillement emplissait de tabac sa grande blague en vessie de porc.

— Belle journée ! dit-il à Victorine.

— Pour ça oui, répondit-elle. Ici ça va, c'est déjà un peu la campagne... Mais en ville on étouffe... et rester enfermée toute une journée dans un magasin, ce n'est pas gai.

maison et il murmura : "Qu'est-ce qu'il me prend, à moi ?"

Il poussa la porte du colombier. Il aimait cette odeur de graines et de plumes ; ce soir il ne la respira pas de toutes ses forces, comme il faisait chaque fois. Machinalement il frotta une allumette : il regarda sans rien voir.

— Eh bien ? on monte se coucher, mon homme chéri ? cria Elisa du pas de la porte.

Il rentra, tira la chaînette de la lampe à gaz et à tâtons rejoignit Elisa qui l'attendait sur les premières marches. Ils montèrent comme chaque soir, Elisa un peu de biais, un bras rejeté en arrière accroché aux épaules de Gilles.

### III

"Oh non, il n'y a rien... c'est plutôt moi qui change... car enfin... les courses comme d'habitude... le syndicat... Il porte le café chez maman... C'est plutôt moi... mon état."

Elisa en était à la quatrième marche de béton. Comme pour les autres elle racla la neige, la repoussa en un petit tas vers la gauche, elle brossa jusqu'à ce que le béton fût net. Alors elle s'agenouilla sur la marche nettoyée et attaqua la cinquième.

— Tiens, là, plus haut... encore.

Elle tendit le buste, appuya sa main gauche en plein dans la neige et regarda la trace du soulier clouté. Il y eut une petite tension des muscles de son visage, comme si elle perdait un peu de souffle. "Cher petit cœur..." Elle n'avait pas parlé, mais ses lèvres frémissaient selon le rythme des mots.

Encore une marche de faite... là, comme cela... la grande plaque de neige à repousser, c'est le plus agréable... et puis

brosser... Et encore un nouveau tas...  
"Tous ces petits tas, je lui demanderai tout à l'heure de les enlever à la pelle, oui... Et puis il prendra encore cet air-là... Ah ça, tout de même !" Elle se retourna, s'assit sur une marche encore pleine de neige et resta là un moment, sa brosse à la main. Elle le revit nettement, assis devant le feu, les jambes étendues, les pieds appuyés sur la porte du four ouvert, avec cet air nouveau de repu sommeillant. Une volonté à demi endormie tirait sa tête en avant, en arrière, par petits mouvements saccadés ; puis brusquement il se redressait, s'agitait comme s'il s'ébrouait : il y avait quelque chose de fripé dans son joli visage et les veines de son front saillaient davantage. "Ah oui, je dirai : Si tu allais ramasser les tas avec la pelle ? et il dira : Ouf ! les tas, qu'est-ce que ça peut foutre... Et puis il aura cet air. Il..."

Il s'assoira avec cet air de type qui se met à l'aise, il reniflera, crachera sans retenue dans son mouchoir, et il sourira goulûment en fixant un point du fourneau. Ah oui, les tas, qu'est-ce que ça peut foutre ?

"Mais non, c'est moi... tout me paraît drôle... c'est mon état. Est-ce que j'étais comme ça pour les jumelles ? Pan ! encore un petit coup de pied... en plein dans le ventre de sa mère... Eh bien ! ce sera un vigoureux celui-là... Oui... c'est plutôt moi... Eh bien ! allez..."

Elle attaqua l'avant-dernière marche.

Elle redescendit doucement, en se tenant au mur, pour ne pas glisser avec ses sabots trop larges. Arrivée devant la porte de la maison, elle les enleva, et elle entra en les tenant à la main, avançant silencieusement sur ses bas humides, les yeux fixés sur son ventre gonflé. Elle portait fièrement, bien en avant, ce poids nouveau qui lui venait du corps de Gilles.

Il rentra, un peu en retard, accompagné de Victorine.

— J'ai ramené la petite... dit-il. Elle avait l'air de s'ennuyer à la maison, et comme tu ne sors plus guère, j'ai pensé que je pourrais peut-être aller faire un tour avec elle ce soir...

— Tu as bien fait, répondit Elisa.

Elle regarda la jeune fille. Elle fut fière de la voir si jolie et si fraîche, et songeant à son corps à elle, chaque jour plus lourd et plus déformé, elle se dit : "C'est très bien qu'il sorte avec elle, ça le distraira."

Elle fut honteuse d'avoir éprouvé, l'après-midi encore, cette inquiétude imprécise, et comme pour se donner une preuve, elle demanda :

— Veux-tu bien enlever les tas de neige à la pelle ? je les ai laissés sur les marches.

— Bien sûr, dit-il. Tout de suite !

Elle le regarda avec un grand sourire content.

Gilles sortit en sifflotant. Il glissa la pelle sous le premier tas.

— On va les enlever ses tas... si ça peut lui faire plaisir, moi qu'est-ce que ça peut me foutre ?

Elisa avait servi le dîner rapidement pour ne pas les mettre en retard.

— Je n'ai pas beaucoup d'argent sur moi, dit Gilles au moment du départ.

— Attends, dit Elisa, je vais t'en donner, où allez-vous aller ?

— Bien... sans doute au cinéma...

Victorine avait mis ses gants, son chapeau. Appuyée des deux mains à la table, elle attendait, prête au départ. Gilles était tout près d'elle.

Tournant le dos à la pièce, Elisa devant l'armoire fouillait dans son sac. Elle allait le refermer, l'argent en main, et c'est à ce moment précis que brusquement l'inquiétude la reprit. Ce n'était plus un malaise vague auquel on s'abandonne un instant pour s'en libérer ensuite, mais une angoisse plus lourde, plus précise : devant elle il y avait le monde familial de quelques objets, elle les fixa un à un, puis elle arrêta son regard sur ses mains qui tremblaient, entrouvertes sur son sac, et derrière elle il y avait un autre monde tout enchevêtré, inconnu et menaçant. Elle le sentait tel et elle était sûre de ne pas se tromper, et il ne fallait pas se retourner brusquement et lui faire face.

Troublée par cette mystérieuse clairvoyance qui soudain venait de l'étreindre à la gorge, elle attendit un instant. Puis elle se retourna lentement, d'abord de profil en regardant droit devant elle avec des yeux un peu distraits, puis de trois quarts, puis de face... Elle les regarda. Ils paraissent n'avoir fait aucun geste, ils étaient là plus tôt, avant que cela ne lui arrivât.

Elle s'approcha et tendit l'argent à Gilles. Elle avait l'air absolument normal. Mais elle savait qu'elle allait dire quelque chose ; elle en ignorait le sens — et cependant ce ne serait pas une phrase sortie comme inconsciemment de ses lèvres, mais une phrase nécessaire, dont elle serait parfaitement maîtresse.

Gilles serra l'argent dans son porte-monnaie, prit son chapeau.

— Eh bien ! on y va ? dit-il en regardant Victorine.

Alors Elisa dit :

— En somme... ce n'est pas fatigant, le cinéma... je vais demander à Marthe de venir auprès des enfants et je vous accompagnerai. Attendez-moi une minute.

Elle passa rapidement son manteau et sortit prévenir la voisine, sans même s'arrêter une seconde pour regarder leur air stupéfait.

Elle les rejoignit bientôt et ils descendirent tous trois la route glissante et boueuse. Ils ne parlèrent pas. L'air était glacé. Gilles

avait relevé son col. Les deux femmes avaient chacune passé un bras sous celui de Gilles ; de l'autre main elles tenaient leur fourrure serrée contre leur bouche. Ils marchaient vite. Malgré la lourdeur de son ventre, Elisa n'éprouvait aucune difficulté à poser les pieds sur les pierres du chemin. Elle promenait son regard, vivement, sur la rangée de maisons, à droite puis à gauche, et ce regard rapide enregistrerait toute chose avec acuité. Elle apercevait chaque petit glaçon sale qui scintillait dans la rigole, contre le trottoir ; elle voyait exactement où finissait le halo des réverbères. En passant devant une fenêtre éclairée, elle vit une femme penchée sur une table à demi desservie : elle eut le temps d'apercevoir son visage, ses cheveux, sa bouche, ses gestes, sa vie. Par ce regard qui avait duré tout juste les quelques secondes nécessaires à trois corps en marche pour briser un rectangle de lumière, Elisa connaissait cette femme.

Elle se dit que ces deux êtres qui marchaient à côté d'elle, à la même cadence et sur la même route, bien qu'ils vissent eux aussi les glaçons, le brouillard lumineux des lampes, les façades fermées ou les fenêtres éclairées qui nimbait d'une triste lumière la vie des femmes, ils n'avaient de ces choses aucune connaissance. Et elle sentit monter en elle et réconforter son cœur une fierté profonde mais sans mépris.

Ils arrivèrent à l'arrêt du tramway qui devait les amener vers la ville, personne n'avait encore parlé.

Quand Elisa fut assise dans la salle obscure, elle sentit confusément que dans ces ténèbres inconnues, confondues par elle avec le monde menaçant qui s'était révélé tantôt, entre Gilles et Victorine, *là était sa place*. Pourquoi ? Elle l'ignorait. C'était une assurance bienheureuse. Elle n'éprouvait le besoin ni de comprendre, ni de chercher. Elle n'en était encore qu'à cet état euphorique que donne, au milieu du danger, la prescience du cœur.

Mais après que l'on eut reconduit Victorine et salué les parents au passage, lorsque Elisa se fut couchée et eut entendu les premiers ronflements de Gilles endormi, elle sentit qu'elle respirait dans un monde redevenu normal. Et maintenant dépourvue de cette sensation d'agir suivant des raisons obscures mais impérieuses, elle posséda l'écrasante liberté d'envisager les choses de face.

Cette troublante atmosphère de malaise qui pesait autour d'elle depuis quelques semaines, elle la scruterait, la dépouillerait jusqu'à ce qu'elle lui eût livré son secret. Elle revint lentement en arrière, fouillant ses souvenirs.

Elle ne s'exprimait rien, elle faisait défiler les images devant elle : Victorine... puis



Gilles... de nouveau Victorine – puis Gilles et Victorine... Et de temps à autre, comme fidèle à un ordre tacite, le mécanisme du souvenir s'arrêtait sur un geste, une attitude, une fin de sourire qui, surpris par un regard inattendu, avait stupidement hésité à fuir. Et de nouveau les images défilaient, rapides et inutiles ou lourdes, confidentielles et brusquement figées, soumises à la minutie de la chercheuse. Victorine... Gilles et Victorine... Et toujours revenait comme un leitmotiv le visage nouveau de Gilles où, partis à la recherche de signes familiers, les yeux inquiets d'Elisa avaient ces derniers jours découvert des stigmates indéchiffrables et cruels.

De chaque image se détachait, petite abstraction douloureuse, une nouvelle parcelle de conclusion. Aucune d'elles non plus ne fut exprimée en mots, mais muettes et sans signification apparente, elles s'amoncelaient dans le cœur d'Elisa. Et bientôt, de leur mystérieuse collaboration naîtrait la simple proposition grammaticale qui balayerait les images désormais inutiles, les ayant rassemblées en une vérité précise, étonnamment courte, contenue tout entière dans son féroce petit assemblage de mots.

En effet, Elisa arrêta le défilé des images. Elle se dit : "Depuis des semaines, il se passe quelque chose entre Gilles et Victorine... Peut-être même est-il déjà trop tard pour empêcher le pire..."

Mais ce n'étaient que des étapes. Elisa attendit un instant. Elle rassembla ses forces. Enfin elle y arriva : couragement, elle s'assena en plein cœur : "Gilles ne m'aime plus." Elle chancela. En un grand geste maladroit elle tendit les bras vers Gilles endormi, comme si elle allait lui demander de l'aide. Elle s'arrêta à temps. Non, Elisa, cette fois tu souffriras seule. Pour la première fois tu ne peux demander appui à la tendresse de Gilles, tu dois te défendre comme si tu étais seule au monde. Personne ne pourra t'aider, *Gilles ne peut t'aider*... Tu es seule devant la plus grande douleur de ta vie.

La souffrance l'enlisait en vagues successives et toujours plus lourdes. Elle sentit que bientôt elle allait s'abandonner et tout compromettre.

Brusquement elle rejeta les couvertures et se glissa hors du lit.

Gilles s'agita un peu et interrogea d'une voix endormie :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elisa parvint à articuler :

— Je meurs de soif... je descends prendre un verre d'eau...

Elle sortit de la chambre, les dents serrées, les bras tendus, tâtonnant dans l'obscurité.

Elle arriva à la cuisine, ferma la porte derrière elle, tomba agenouillée près du poêle éteint.